

Joyce Carol Oates : « Je n'abandonne jamais une histoire, je la poursuis »

Par Florence Noiville, *Le Monde*, 15 juillet 2020

PORTRAIT

Une écrivaine à l'ouvrage (1/5). L'autrice américaine nous livre ses secrets de création littéraire. Et d'abord sa détermination inflexible à donner forme à la matière première de tous ses livres – la douceur et la cruauté de la vie.



L'écrivaine américaine Joyce Carol Oates, chez elle, à New York, le 10 mars. JEAN-LUC BERTINI / PASCO

John Updike comparait sa productivité surhumaine à celle d'un Dickens ou d'un Balzac. Elle est née « avec cent ans de retard », plaisantait-il. Ce n'est pas faux. Joyce Carol Oates a beau avoir glané tous les lauriers imaginables – hormis le Nobel, mais qui sait... –, jamais l'écrivaine américaine n'a envisagé de ralentir son rythme. Plus de cinquante romans, une trentaine d'essais, des pièces de théâtre, des nouvelles...

Au total, combien de livres en une vie d'écriture ? Elle l'ignore et s'en moque. « *Un artiste ne compte pas, il fait ce qu'il a à faire, il crée. Picasso ou Monet savaient-ils combien de toiles ils avaient peintes ?* », confie-t-elle au *Monde*.

Ce qui importe, ce n'est pas « combien » mais « comment ». Cela tombe bien, c'est justement ce que nous voulons savoir : comment elle crée, comment s'échafaudent ses intrigues, ce qui se passe dans les coulisses ombreuses de son « atelier d'écriture ».

Faute de pouvoir jouer les petites souris chez elle, dans le New Jersey, on l'interroge à distance, en commençant par une question simple : comment est né ledit atelier d'écriture ? Elle s'en souvient parfaitement. « *Je devais avoir 13 ou 14 ans quand ma grand-mère m'a offert un cadeau magique. Une petite machine à écrire portable de marque Olivetti, dont je suis immédiatement tombée amoureuse.* » Oates parle de cette machine comme un ouvrier de son meilleur outil. Elle dit le plaisir de poser son doigt sur une lettre, d'enfoncer la touche, de voir se lever la jambe métallique, puis le dessin parfait d'un « j », d'un « c » ou d'un « o » s'incruster dans le papier. « *Je ressentais le même plaisir qu'aujourd'hui lorsque j'écris à la main, la satisfaction de la calligraphie.* »

Première leçon de métaphysique

C'est ainsi qu'est née, il y a plus de soixante ans, la petite fabrique d'écriture de Joyce Carol Oates : au moment où elle a solennellement posé son Olivetti sur la table de sa chambre.

Mais l'outil ne suffisait pas, il lui fallait aussi la matière première. A l'époque, Oates habite une ferme, à Millersport, non loin d'Amherst. Cette campagne de l'Upstate New York qu'elle adore – on la retrouve dans *Nous étions les Mulvaney* (Stock, 1998) – va la lui fournir.

La basse-cour de la ferme en particulier. Il y a là un poulet adorable, Happy, dont elle a fait son « *volatile de compagnie* ». C'est lui qui lui donne sa première leçon de métaphysique. Dans *Paysage perdu* (Philippe Rey, 2017), Oates raconte ce jour mémorable où, pénétrant dans la cuisine, elle voit un corps « *blanchâtre, sans peau ni tête, mijotant dans une grande casserole sur la cuisinière, des globules de graisse jaunâtre bouillonnant à la surface* ». C'est Happy qui cuit à feu doux. De cette étrange expérience de la mort, elle tire ses premières histoires et un enseignement-clé : l'existence peut être douce et cruelle simultanément. *Happy and unhappy*. Un alliage complexe mis au point dès cette époque. Un secret de fabrication que l'on retrouve, encore aujourd'hui, dans tous ses livres.

Récapitulons. Si l'on comparait son atelier d'écriture à un atelier de couture, on pourrait dire que, dès cette époque, Oates possède la machine à coudre et le tissu. Ce qui lui manque encore, c'est la manière de couper l'étoffe. Dans le droit-fil ou dans le biais ? Cela s'appelle le style et cela aussi, elle le travaille dans son atelier. Grâce à des « patrons », des modèles qu'elle trouve dans ses lectures, *Alice au pays des merveilles* ou *De l'autre côté du miroir*.

« *Comme Lewis Carroll, j'inventais des histoires que j'illustrais avec les principaux personnages que j'avais sous la main, des chats et des poulets* », se souvient-elle. On ne dira jamais assez le rôle de l'imitation dans la formation d'un artiste : Carroll a sur Oates une influence décisive, tout comme Hemingway. « *Mes premières nouvelles ont été composées dans l'esprit de De nos jours [1924, Le Bruit du temps, 2011], qui m'avait fait forte impression.* »

C'est ainsi qu'Oates devient Oates, seule devant sa petite machine, en s'entraînant « à la manière de », en imitant, en jetant beaucoup, en imitant mieux, puis, peu à peu, en n'imitant plus du tout... Déjà, à cette époque, elle enchaîne les textes. Son atelier n'est pas encore la grande usine que l'on connaît, mais il tourne à plein régime. Elle produit vite. Et bien. Gagne des concours de nouvelles, mais, paradoxalement, ne se « voit » pas (encore) comme une vraie romancière. « *La seule chose que je savais, c'est que j'adorais l'acte d'écrire.* »

Elle insiste sur cette idée, qui lui paraît centrale : « *Au début, l'amour de l'art est d'abord l'amour de l'action qui consiste à créer. Un jeune enfant ne se dit pas : "Tiens, plus tard, je serai écrivain ou artiste". Ce qu'il ressent, c'est à quel point il a plaisir à inventer, à peindre ou à dessiner. D'abord l'action, plus tard, la définition.* »

« Je révise constamment et j'ai plaisir à le faire »

Et aujourd'hui ? Comment travaille-t-elle exactement sur ses textes ? Sait-elle dès l'abord où elle va ? Change-t-elle de cap en cours de route ? Réécrit-elle beaucoup ? « *Difficile de dire comment un écrivain ou un artiste s'y prend "exactement", dit-elle. Chaque œuvre est unique et imprévisible. Parfois, une histoire vient vite, parfois elle peine à se frayer un chemin, comme à travers un épais fourré. Mais ça, on le découvre à chaque fois, c'est toujours un défi.* »

Corriger ? « *Je révise constamment et j'ai plaisir à le faire. Même quand j'ai écrit cent pages, je reviens au début et je reprends tout. J'élague ou j'ajoute, cela dépend. Parfois, je développe pour densifier ma matière. Un jour, alors que l'un de mes livres avait été accepté et qu'il était sur le point d'être publié, alors même que mon éditeur était très enthousiaste, j'ai décidé de le réécrire depuis la première phrase – je dis bien réécrire, pas réviser. Résultat : le texte est devenu plus profond, plus "poétique", plus mystérieux. Si je n'avais pas écouté mon instinct, ce roman, *Marya*, une vie [Stock, 1988] n'aurait jamais été vraiment abouti.* »

Ceux qui l'ont baptisée un peu vite « *la machine à écrire* » en seront pour leurs frais. La vitesse, certes, mais jamais aux dépens de l'exigence. Et quand Joyce Carol Oates n'est pas convaincue, elle persévère. « *Je n'abandonne jamais une histoire, dit-elle, je la poursuis.* »

Elle donne l'exemple des *Maudits* (Philippe Rey, 2014), un roman gothique postmoderne qui montre « comment l'Amérique blanche et chrétienne a échoué, au début du XX^e siècle, à apporter aide et réconfort à ses compatriotes noirs », et comment cela a attisé chez eux un élan de « violence raciste ». « En 1986, j'avais un premier jet, mais j'ai décidé de le laisser de côté. Jusqu'à ce que je le reprenne en 2011, soit... vingt-cinq ans plus tard ! C'est l'élection de Barack Obama qui m'a donné la clé. J'avais enfin la possibilité de raconter l'histoire de l'Amérique noire avec, à l'horizon, une fin positive. Je me suis donc remise à ce roman dont la tonalité s'est trouvée entièrement transformée. »

C'est ce qu'elle a toujours dit à ses étudiants de Princeton, où elle a longtemps enseigné le *creative writing*. « L'écrivain ne doit jamais se décourager. Nous passons tous par des phases de découragement, mais il est nécessaire de poursuivre. Si les choses viennent trop naturellement, c'est probablement qu'elles sont faciles, superficielles. Ne rechignez pas à travailler dur. Vous connaîtrez la frustration, l'abattement, mais si vous continuez à aller de l'avant, tout cela fera place, un jour, à l'allégresse de l'achèvement. »

Elle en sait quelque chose. « Quand j'étais à l'université de Syracuse, j'ai suivi ce type de cours. Je suis sûre que soumettre sa prose à l'examen minutieux d'autrui est fructueux. Lors d'un cours d'écriture, les lecteurs analysent chacune de vos phrases et vous ouvrent les yeux. Ici, vous êtes trop obscure. Là, vous enfoncez des portes ouvertes. C'est encourageant d'avoir ainsi des compagnons de labeur, des gens qui partagent les mêmes expériences profondes. »

L'éventail des émotions

Expériences profondes, indissociables des émotions liées à l'écriture. Pour les évoquer, Oates utilise la jolie expression « *run the gamut* » qui renvoie à la musique médiévale et suggère le parcours de toutes les notes de la gamme, de la plus basse à la plus haute.

Oui, écrire, c'est cela, résume-t-elle. On gravit des montagnes, on s'effondre dans des gouffres, mais l'éventail des émotions est toujours le même : « L'espoir (quand on commence une histoire), la frustration et le désespoir (de ne pas y arriver), la satisfaction et même l'allégresse dont je parlais tout à l'heure (quand tout est terminé) – puis... l'espoir de nouveau. » Et tout recommence !

Oates sourit d'elle-même et de sa « profession ». Tout est dit dans cette énumération. Ce qu'il faut de détermination, d'entêtement et même de masochisme inguérissable pour s'infliger à soi-même, une vie durant, ce régime de montagnes russes. Ne faut-il pas être un peu fou pour « passer sa vie à créer à partir de rien, des agencements imaginaires », en s'accrochant à la conviction que « là se niche le vrai », s'interrogeait lui aussi l'écrivain japonais Haruki Murakami dans *Profession romancier* (Belfond, 2019).

Cette forme d'addiction, pourtant, nul auteur ne voudrait la soigner. Joyce Carol Oates moins que toute autre. En une vie d'écriture, elle a fait entrer dans son œuvre toute l'Amérique du XX^e siècle. Comme un bateau miniature dans une bouteille. Et ce n'est pas fini. A 82 ans, elle écrit mieux que jamais.

« Un écrivain à l'ouvrage », une série en cinq épisodes

[Joyce Carol Oates](#)

[Pierre Michon](#)

[Michael Connelly](#)

[Susie Morgenstern](#)

[Arlette Farge](#)